

X

**UN
TEXTE
DE
JORIS
LACOSTE**

C'est certes une autre manière d'utiliser l'instrument. L'interprète porte ici des mitaines en laine rouge qui permettent un usage spectaculaire de la paume et un élargissement notable des ressources sonores du piano ; il joue aussi avec le poignet, l'avant-bras, le bras étalé. On a parfois l'impression qu'il est pris de secousses ou de spasmes de colère mais ce n'est en fait qu'un des aspects que revêt sa très grande virtuosité : une modulation infinie des paramètres de rythme, d'intensité, d'harmonie, de toucher, de résonance, modulation/variation qui le fait pour ainsi dire traverser en fondu enchaîné toute une panoplie de corps : corps du pianiste, corps du sculpteur, corps du guerrier de bronze, corps du combattant touché, corps électrique du maître-fou, corps souple du séducteur, corps flou du grand brûlé, corps du poisson hors de l'eau, corps kamikaze du danseur belge, corps en catatonie du chevalier dans la neige, corps de l'écorché vif, corps vibronnant du coiffeur de stars, corps de l'insecte méticuleux ou corps embarrassé du grand dragon chinois. C'est très impressionnant : le geste instrumental relève aussi bien de la boxe, de l'arrosage, du néo-tango, de l'anti-gymnastique, de la micro-performance, de la post-pornographie. L'œuvre est une œuvre : sans doute l'une des plus radicales, des plus radicales, des plus radicales du compositeur. Le spectateur a l'impression d'assister à une pièce dont les acteurs parleraient une langue étrangère : le sens littéral lui échappe mais en tout état de cause le mouvement reste perceptible, reste un mouvement, est un dessin tracé dans la nuit au brandon, est une dynamique opératoire, est une mécanique qui peut te broyer la main. ————— Ça commence par quelques lignes mouvantes modérées qui font comme un résumé condensé, surchargé, à la limite de l'asphyxie : ça a l'air de tourner en rond ou d'avancer sur place, ça ne va nulle part, ça s'énerve pour rien, c'est une mise en condition, une collection de fausses pistes, une manière de s'échauffer, de *se mettre le pied à l'étrier*. Presque on dirait de l'hésitation. Ça dure environ trois minutes. Puis un crépitement brusque de clusters ouvre la voie à une musique autrement contrastée, nerveuse, dense comme un assaut, dont le déroulement sera sans cesse interrompu par des moments d'immobilité résonante de durée parfois mortelle, des sortes de ralentis presque arrêtés, des inerties des suspensions soudaines qui lâchent de longs si graves tendus au milieu du vide, planant comme des doutes au-dessus de nos têtes —————

————— ; et le moment où la résonance finalement se fond avec le silence : une *sensation primitive et universelle*, le soupçon d'une vie après la mort? ————— Au moment prévu par la partition vient un fa aigu répété dans un long tressaillement : il semble demander une pause, un peu comme instamment pour imposer le silence on fait tinter son verre du dos du couteau. À partir de là, la pièce va déployer une immense variété de figures : des rebondissements harmoniques toujours inouïs toujours en transformation, des glissements furtifs reliant des hauteurs imprévisibles, des lignes mélodiques minces et démultipliées qui s'interpellent et se répondent de loin en loin dans le noir, des rafales d'accords plaqués à la russe, des sons pointus avec de longues queues qui volent dans l'espace comme des comètes, de grandes vagues sombres submergeant le clavier, des guirlandes de notes colorées accrochées au plafond, des sortes de grouillements d'objets sonores enfermés dans un caisson grillagé qui grincent et couinent et qui font grimacer, des explosions de basses sous-marines, des éternuements mystiques, des clusters de quintes ou de sixtes assénés comme des coups de canons. Et puis par en dessous, presque se déplaçant à un niveau parallèle, avec l'air d'avoir traversé des kilomètres de tuyaux

rouillés, l'impression aussi fugace que formelle de voix tournant dans l'espace comme des courants d'air, des voix d'enfants, d'animaux, d'animateur radio qui sans cesse se forment et se déforment, apparaissent et disparaissent, s'entremêlent, se dédoublent, s'interrompent, se heurtent et s'interpénètrent, se caressent et se cognent, s'embrassent à la manière un peu molle des adolescents, se lèchent, se sucent, s'asservissent visiblement, se mordent jusqu'à l'os, se détruisent sans douleur. C'est extrêmement troublant. C'est assez magnifique. C'est un genre de tableau. Avec toujours de temps en temps ces résonances immobiles qui tirent des fils très haut, très loin, très longtemps, grâce à une utilisation aussi intelligente que nouvelle de la pédale forte. C'est vraiment hors de ce monde. ————— Au cours de l'exécution, on notera que la progression fonctionne par additions de micro-individualités dont la globalité s'enrichit sans nuire au sens musical général : une alternance de zones d'activité et d'immobilité provoquant une forme d'écho inconscient. Peu à peu on comprend que le pianiste essaie de mettre en rapport désordre et ordre relatif. On s'aperçoit que des séries comportant différents degrés d'ordre forment des structures. Les degrés hiérarchiquement plus ordonnés sont caractérisés par l'absence de hasard et donc une plus grande univocité, une densité plus faible, un isolement plus marqué des événements, tandis que les structures désordonnées montrent un plus grand caractère de probabilité et un nivellement des différences par prolifération des événements : permutabilité croissante, perceptibilité décroissante. Peu à peu on atteint des extrêmes : certaines structures se cristallisent en des formes individuelles uniques, d'autres se nivellent pour former des complexes massifs, des motifs toujours plus nombreux et plus concentrés se déploient. On constate que toute la composition est organisée autour du chiffre 7 dans tous ses paramètres. À ce moment on devrait se méfier : l'analyse spectrale de l'avant-dernier accord révélerait peut-être une fréquence inconnue qui perce et perfore la matière du monde, un son aigu qui traverse et qui tue : oreilles ravagées, épuisement des capacités affectives, maladies répertoriées depuis 1999, pandémie probable, déserts de l'amour, dépression lente dans les villes, qu'est-ce que vous êtes venus faire ici ?

Joris Lacoste est écrivain,
il vit et travaille à Paris.
Artiste associé
aux Laboratoires en 2005.